

Martine Fourré

Jimi Hendrix

le sexe et l'Autre



Martine Fourré

Jimi Hendrix

Le sexe et l'Autre

© Martine Fourré, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0061-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements à mes correctrices : Jeanne Lafont pour ses questions théoriques aiguës, Anne-Laure LePocréau pour sa traque des accords, Christine Persyn pour sa minutie au respect de notre beau français.

Merci à tous famille et amis d'avoir, tout du long de ces deux dernières années, supporté mes radotages autour du personnage complexe que fut Jimi Hendrix.

Couverture. Pochette de son disque posthume *The cry of love (1971)*, relevée sur Discog.com

<i>I'am a man, at least I try to be,</i>	<i>Je suis un homme, du moins j'essaye,</i>
<i>But I'm looking for the other half of me,</i>	<i>Mais je cherche l'autre moitié de moi-même,</i>
<i>I am looking for the true love to be,</i>	<i>Je cherche cet amour vrai pour exister,</i>
<i>My endless search for my true destiny</i>	<i>Sans fin je cherche mon véritable destin.</i>
<i>Well, I try, try not to be a fool</i>	<i>Bon, j'essaie, j'essaie de ne pas être dupe.</i>
<i>Well, I try, try Lord to keep my cool, baby,</i>	<i>Bon, j'essaie, j'essaie, Seigneur, de garder mon calme, bébé,</i>
<i>Try so hard to keep it together</i>	<i>J'essaie si fort de ne pas craquer.</i> ¹

Introduction

En terminant mon étude sur la vie et l'œuvre de Johnny Hallyday², je butais sur une question. J'avais interrogé les liens père-fils dans leurs conséquences sur les affects, les pensées et les positions de l'enfant, puis de l'adulte. Mais pour les filles en allait-il de même ? Qu'en était-il pour elles dans cette rencontre avec leur papa, quand elles se heurtaient aux mêmes difficultés à l'instituer affectivement comme Père ?

Quelques artistes m'étonnaient. Véronique Sanson avait depuis longtemps attiré mon attention par la richesse de son écriture et la vérité singulière de ses chansons. Mais parler d'une personne vivante risquait de lui faire mal. Pas sûr qu'elle reçoive notre lecture avec toute l'affection et le respect que nous voulions lui offrir consciemment. J'en repoussais donc l'idée.

Je découvris alors Amy Winehouse. Aussi rockeuse, mais plutôt héritière du jazz, également plus désespérée ou plus désespérante, dans tous les cas prise dans une horreur sans limite. Néanmoins artiste authentique, elle semblait me permettre de travailler ces rapports compliqués entre fille et père.

Au fil de mes recherches, je découvrais Le club des 27. La formation de cette entité s'appuie sur une idée, qui s'imposa comme mythe contemporain à la mort de Kurt Cobain. Le suicide du chanteur renvoya aux quatre morts violentes et brutales donc mystérieuses, qui l'avaient précédé. Elles marquaient le monde du rock d'une forme troublante d'inéluctable condamnation, de destins de personnages poignants maudits par les dieux. Brian Jones décéda en juillet 1969, Jimi Hendrix en septembre 1970, Janis Joplin en octobre 1970 et Jim Morrison en juillet 1971. Quelque quarante années plus tard, en 2011, le départ non moins

insensé d'Amy Winehouse venait enrichir l'imaginaire qui avait été nécessaire pour penser ces disparitions. C'est ainsi que je me penchai sur sa vie artistique et personnelle.

Après une longue année de documentation, je me mis à l'écriture. Nous étions au tout début de l'épidémie de Covid19, mars 2020. La vie interrompue plombait mon travail. Je me trouvais comme tout le monde, obligée de subir un quotidien suspendu. J'étais subrepticement prise d'une angoisse montant de l'assourdissant silence de la rue, où la légèreté des chants d'oiseaux déchirait le ciel trop bleu de ce mois de mars parisien si étrangement abasourdi de chaleur. Montante et lancinante, avec ses effets invisiblement délétères, cette maladie envahissait mon esprit de ses décomptes sordides : x contaminés, y hospitalisés, z morts...

Faisais-je bonne figure, comme si de rien n'était ? Ou tout simplement ne réalisais-je pas, ce dont il était question ? Je végétais comme en vacances, alanguie et malade dans mon sofa. L'artifice ne dura pas. Je fus progressivement rattrapée par un réel qui dépassait toutes mes intentions conscientes. Jimi Hendrix, dont je connaissais seulement la renommée, prit subrepticement la place d'Amy Winehouse. Il s'invita dans mes recherches, se mit à occuper la parenthèse presque à mon insu. Ainsi vint-il habiter ces jours sans date, m'y tenir compagnie, creusant ce trou dans mes travaux comme en écho à la violence de cet absentéisme obligatoire, signant de sa souffrance le lieu dans lequel nous étions chacun convoqué, seuls ou en famille.

Je me souviens qu'appuyée à la rambarde du balcon, je plongeais mon regard dans les frondaisons des arbres, y cherchant âme qui vive, en vain. Dérisoires quelques corbeaux et mouettes, envolés depuis bien des années, revenaient de-ci de-là.

Le club des 27 s'invitait de plus en plus souvent dans mes recherches quotidiennes. J'avais l'intention de passer peu de temps sur ce thème, juste celui de mettre en lumière quelques points communs à ces artistes. Je voulais simplement souligner la fulgurance de leurs carrières respectives, leurs

dimensions internationales en ces tous débuts de médiatisation planétaire, l'inventivité et la plasticité de leurs œuvres musicales, cet engouffrement de leurs singularités respectives dans le surgissement d'un lien social pas encore confronté aux limites de l'existence. Je voulais juste dessiner quelques pages sur Brian Jones, quelques autres sur Kurt Cobain... et Jimi Hendrix.

Mais là, Jimi insistait à se faire entendre. Que me disait-il avec tant de force ?

Sa question paraissait si semblable et si différente de celle que je me posais alors, sa personnalité était si riche et si complexe, que j'étais captivée par la lecture des petits papiers, qu'il avait écrits au fil des jours, et que bien après Peter Neal³ et Richard Douglas rassemblèrent et publièrent sous forme de livre. Pourquoi me laissais-je happer par son histoire et ses pensées ? Pourquoi me laissais-je prendre autant par ce que je lisais, que par les notes que je prenais. J'écrivais, j'écrivais, je voulais préciser, vérifier, me contredire, hésiter, revenir, rendre cet artiste vivant dans sa vérité si abondante de générosité mal ficelée, si vraie dans son hésitation entre vivre et mourir...

Sa vérité me touchait. Sa manière de faire avec sa folie venait habiter le réel de la béance ouverte par le confinement, que je croyais si bien supporter. Sa vie, son art égratignait mon inconscient au point que mon intérêt, sans que je m'en aperçoive, dérivait à lire, écouter, visionner tout ce qu'il avait pu vivre et dire de ses angoisses des sons, de sa responsabilité de la musique.

Comme quoi nos élaborations théoriques ne peuvent jamais être tenues pour indemnes de nos affects, de notre inconscient, ni des incidents que le monde impose. Seul notre style signe ce que nous en faisons.

Chemin faisant, le temps passant, le chapitre Hendrix devenait encombrant. Il tenait plus de place dans le livre sur Amy Winehouse, que le nombre de page la concernant.

Je m'en désolais auprès de mon amie Jeanne Lafont, qui me répondit tout de go : « finis ton livre sur Jimi et tu reprendras celui d'Amy après ! » C'est ainsi que prit corps l'aventure de ce travail. Bien sûr, il dura plus longtemps que

prévu. Acte manqué, en cela acte réussi. Probablement mon propre lien à mon père revenait-il comme question sous les traits de cet artiste. Question non épuisée, inépuisable, elle me rattrapait, venait me re-parasiter dans ce silence assourdissant. Epuisante fascination d'une jouissance par trop envahissante, trop bruyante, que le sujet peut vivre comme vivifiante ou destructrice. Présence écrasante et subie hors parole.

Chercher les mots. Ceux qui venaient alors parlaient de Jimi et de sa relation à ses deux parents si différente de toute idée reçue

Alors j'acceptais de retrouver plus tard cette question de la féminité et du père, que je découvrais, en la mettant en suspens dans le livre sur la vie d'Amy Winehouse que je venais juste de commencer.

Johnny Allen Hendrix

Enfance

Guitariste, auteur-compositeur et chanteur américain mondialement respecté malgré une vie quelque peu éclatée et une carrière internationale éclair de seulement quatre années (1966 - 1970). Johnny Allen Hendrix naît en novembre 1942 à Seattle (USA) et meurt à 27 ans, le 18 septembre 1970 à Londres (Royaume-Uni). Innovateur et virtuose de la guitare électrique, il reste un des musiciens importants du XX^{ème} siècle. Au-delà des notes et des mélodies, il cherche le « son ». En lançant ses vibrations dans l'air, comme pour traduire le vécu réel de son corps, il imprime ces nouveaux espaces du « son » dans la musique

Deux lignées d'artistes locaux

Du côté paternel, ses arrière-grands-parents étaient comédiens ambulants, son grand-père boxeur. Son père pris par ses obligations militaires pendant la Seconde Guerre Mondiale, ne le rencontrera que pour ses trois ans. A son retour, il changera son prénom de Johnny en James, en mémoire d'un frère décédé. Jimi nourrisson vivra donc seul avec sa mère. Très jeune femme, alcoolique instable, elle s'occupera peu de lui, le laissant à famille, amies ou copains de passage au fil de ses impulsions et dérives. En restera à l'enfant un vécu abandonnique, qui marque son caractère d'une profonde instabilité jusque dans son corps même. Le retour de son père lui apportera à retardement une sécurité intérieure, physique et affective, indispensable pour exister en tant que sujet.

Enfance

Les *écritures* de Jimi, griffonnées au fil des jours sur bouts de papiers épars,